ELOHI

Peuples indigènes et environnement

5-6 | 2014

Ressources du vivant

Ressources du vivant

Antoine Ventura, Laurence Machet et Lionel Larré

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elohi/690>

DOI : 10.4000/elohi.690

ISSN : 2268-5243

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2014

Pagination : 3-13

ISBN : 979-10-300-0021-4

ISSN : 2431-8175

Référence électronique

Antoine Ventura, Laurence Machet et Lionel Larré, « Ressources du vivant », *ELOHI* [En ligne], 5-6 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elohi/690> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elohi.690>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© PUB-CLIMAS

Ressources du vivant

Antoine Ventura, Laurence Machet et Lionel Larré

- 1 Le thème de cette cinquième et sixième livraison de la revue *Elohi, Peuples indigènes et environnement*, les « ressources du vivant », a été celui du colloque international organisé à l'Université d'Aix-Marseille les 18 et 19 octobre 2013 par les membres du comité éditorial, en partenariat avec l'Université Bordeaux Montaigne (EA 4196 CLIMAS et 3656 AMERIBER), l'INSERM de l'Université Bordeaux Segalen (Philippe Barthélémy, ARNA U869) et l'Institut Méditerranéen de Biodiversité et d'Écologie marine et continentale (Alain Thiéry et Thierry Taton) qui a été l'hôte de cet événement.
- 2 Dans l'appel à participation, il était dit que les échanges porteraient sur les pratiques et les représentations des ressources du vivant dans le monde indigène. Les premières questions qui se posent aux coorganisateur·s issus des cultural studies, de la biologie, de la chimie, et de l'ethnopharmacologie, sont : qu'est-ce que le monde vivant ? Qu'en sont les ressources ? Quelles richesses chimiques et pharmaceutiques le monde vivant contient-il ? Ces notions de « monde vivant » et « ressources » recouvrent-elles les mêmes objets ou varient-elles en fonction de la vision du monde que l'on adopte ? De nombreuses questions corollaires pourront également être abordées : quelles peuvent être les pratiques d'exploitations de ces ressources ? Quelles pratiques de conservation mettre en place ? De quelle dimension patrimoniale ces ressources sont-elles investies ? Quelles perceptions se font les peuples indigènes de ces ressources ? Quelles définitions de ces ressources véhiculent-ils, et sont-elles compatibles ou contradictoires avec d'autres définitions, non-indigènes ? Quelles représentations (dans les arts, les spiritualités, les discours de tous types, politiques, économiques, juridiques) les peuples indigènes proposent-ils de ces ressources ? Quels droits et devoirs les peuples indigènes ont-ils sur ces ressources ? De quelles responsabilités les scientifiques sont-ils investis quant à l'exploitation et la gestion des ressources en territoire indigène ? Quels sont les droits de propriété sur le vivant ? Quels moyens de remédiation, de restauration des milieux sont mis en place ? Quels conflits se créent autour de leur exploitation ou de leur préservation ?
Quatre demi-journées thématiques sont proposées :
 - Ressources biologiques et molécules du vivant : où sont les frontières entre vie et matière ?
 - Ethnies et nature
 - Gestion et exploitation du patrimoine naturel : remédiation et résilience du milieu
 - Ecopharmacologie et toxicité : utilisation consciente ou intuitive des plantes médicinales

- 3 Les interventions avaient balayé un large champ, en termes d'objets, méthodes et traditions disciplinaires qui, encore une fois, donnait à croire aux responsables de la revue à l'intérêt de faire se rencontrer toutes ces diversités. La diversité s'est vue également dans celles des territoires évoqués, de la Méditerranée à l'Australie, en passant par Madagascar, l'Afrique continentale, les Amériques, du Nord et du Sud, c'est-à-dire le Canada, les États-Unis, le Mexique, le Pérou, l'Équateur et la Guyane française qui ont donné lieu, chacun d'eux, à plusieurs exposés.
- 4 Thierry Tatoni, directeur de l'IMBE, commença par présenter les missions et axes de recherche de l'institut et avança un constat dissonant pour les oreilles des chercheurs et acteurs sociaux préoccupés par la préservation, un constat consistant à dire que l'essentiel des paysages et territoires classés comme patrimoine, en Méditerranée, ne sont pas naturels mais artificiels, à savoir modifiés par les sociétés humaines sous forme d'interventions qui, comble du paradoxe, semblent avoir stimulé la biodiversité¹.
- 5 Philippe Barthélémy, dont on retrouvera ici l'exposé, posa la question de ce qu'est le vivant, du point de vue de la biologie et des études médicales, en rappelant l'existence de quelques cas indécidables (virus, prions) à propos desquels des travaux récents tentent de proposer une approche synthétique en mobilisant modèles mathématiques et principes de thermodynamique.
- 6 Le plus souvent, à travers une étude de cas, les participants ont fait état d'un aspect des usages, des statuts ou des attentes vis-à-vis des ressources du vivant au sein de groupes de population disposant de savoirs et recourant à des pratiques dits traditionnels ou encore devant défendre leurs droits d'usage, exclusif ou non, des ressources présentes dans leur milieu de vie ou territoires.
- 7 Parmi ceux dont les exposés figurent dans ce numéro double, les approches ont été formulées principalement selon deux perspectives. Certaines l'ont été en termes de recueil et compréhension de connaissances dites traditionnelles d'ordre thérapeutique et divinatoire recourant à du vivant humain et surtout non humain (plantes, insectes, autres animaux) et à des représentations symboliques. D'autres approches ont été formulées en termes de droits et usages du et sur le vivant ou sur les ressources dites naturelles (végétation, animaux, sols, sous-sol) et de droits sur les savoirs traditionnels liés au vivant (connaissances autochtones médicales, agricoles).

*

- 8 Dans le grand récit de la rencontre entre l'Ancien et le Nouveau Monde, qui est aussi devenu une vulgate, les premiers à s'être intéressés aux connaissances des Autochtones furent ces voyageurs qui ne partaient pas à l'aventure pour s'enrichir en honneur, en terres et en métaux précieux mais pour porter la Bonne Parole, faire connaître à de nouveaux Gentils l'existence et le Royaume du Vrai Dieu (León-Portilla 1987, 83 et suiv. ; Gomez, 271 et suiv. ; Chávez Guzmán, 46-47) ; ou pour servir ceux qui portaient les armes dans l'organisation de ce qu'ils venaient prendre de force. Ces tâches, et leur propre formation de lettrés, les mettaient dans une situation propice à entendre et faire en sorte de comprendre, parfois même de conserver, d'autres fois de condamner et de faire disparaître les traces de savoirs anciens et actuels. Le personnage du frère Diego de Landa est connu pour son attitude contrastée en la matière (Garibay, IX ; Bernand et Gruzinski, 370-374 ; Chávez Guzmán, 33). L'œuvre de frère Bernardino de Sahagún et ses collaborateurs continue, quant à elle, de fasciner par son ambition et les

efforts de conservation et d'enregistrement déployés, valant au missionnaire franciscain le titre de pionnier de l'anthropologie culturelle et père de l'anthropologie dans le Nouveau Monde (León-Portilla 1987, 7 et 9-10 ; Wachtel, 27 et 30). La démarche qu'il adopta s'avère tout particulièrement hors norme pour l'époque : réunir et constituer des groupes d'informateurs, à savoir des anciens et des acculturés maîtrisant deux ou trois langues (latin, espagnol, nahuatl) – il s'en explique, d'ailleurs, dans l'un des prologues à son œuvre (Sahagún 1829, III-VII ; León-Portilla 1987, 90-94).

- 9 Tous ont eu soin d'inventorier le vivant, de s'informer des usages pratiques et symboliques, à des degrés divers. C'est ainsi que Diego de Landa termine son exposé sur la région du Yucatán, sa conquête et son évangélisation – mais aussi sa culture, y compris écrite² –, par quelques paragraphes ou chapitres dans lesquels il exprime son admiration pour la flore et la faune tout en expliquant très clairement la qualité si particulière des sols et l'hydrographie de la péninsule (Landa, 117-137). Bernardino de Sahagún, quant à lui, consacre diverses parties de son œuvre monumentale au « monde naturel » et aux représentations le concernant : dans l'édition établie et publiée à Mexico en 1946 par Miguel Acosta Saignes, le Cinquième livre est dédiée « aux augures et pronostics que ces habitants tiraient de certains oiseaux, animaux et autres bestioles pour deviner les choses de l'avenir » (Sahagún 1946, tome I, 411 et suivantes, traduction des éditeurs), le chapitre XXVIII du Dixième livre aborde les maladies et les remèdes (*idem*, tome II, 255-275), le Onzième livre « les propriétés des animaux, oiseaux, poissons, herbes, fleurs, métaux et pierres, et leurs couleurs » (*idem*, tome II, 317 et suivantes, traduction des éditeurs). À ce titre, on ne peut manquer d'évoquer, par ailleurs, le travail pionnier de Gonzalo Fernández de Oviedo et son recueil d'« histoire naturelle des Indes » (1526) aux intentions fort exhaustives et de l'ordre du catalogage, mais où presque rien des représentations des Autochtones ne transparaît, à la grande différence de ce que l'on trouve, plus tard, chez Sahagún – ainsi, le coyote (*cóyotl*), lorsqu'il affronte sa proie, libère par sa gueule une exhalaison de nature à « infecter » ladite proie et lui ôter toute envie de lutter ; par ailleurs, nous dit-on, il s'agit d'un animal « diabolique » qui est capable de se venger de celui qui lui aurait dérobé une proie (Sahagún 1946, tome II, 324).
- 10 Beaucoup de travaux, comme ceux que nous venons d'évoquer, tombèrent dans l'oubli ou ne furent pas même publiés (avant le XIX^e siècle).

*

- 11 Selon Chantal Blanc-Pamard, dès le XIX^e siècle, des incompréhensions sont apparues entre sciences de la nature et (futurs) sciences de l'homme, eu égard à la différence qui semblait devoir être faite entre l'étude du milieu, en soi, et celle des interactions entre les Humains et le milieu, autrement dit tout le reste (domaines abiotique et biotique, c'est-à-dire vivant) – la notion de « milieu naturel » aurait pour père Alexander von Humboldt et celle d'« écologie », comme étude des rapports entre êtres vivants et milieu, serait apparue dans le dernier tiers du 19^e (Blanc-Pamard, 479). Le processus de formalisation accélérée des disciplines et leur institutionnalisation, ainsi que la prégnance de certaines théories (déterminisme, évolutionnisme) expliquent, sans doute, ces incompréhensions. Elles se sont atténuées à mesure que des approches plus globales entraient en lice pour proposer une perspective intégrée. Certains, géographes, ethnologues, sociologues ont mis à mal, peu à peu, au cours du XX^e siècle, la

dichotomie et se sont orientés vers l'étude des interactions et celle des représentations. La nature n'est plus envisagée, alors, comme un milieu déterminant pour un groupe humain, mais (aussi) comme une entité interprétée, objet de projection de la part du groupe ou société (*idem*, 479-480)³. L'intérêt heuristique de cette perspective n'est plus à démontrer. Ce qui nous environne est aussi ce que nous croyons qu'est ce qui nous environne et ce que nous croyons de ce qui nous environne détermine notre façon de vivre et d'être dans ce qui nous environne – et dont nous faisons partie intégrante. On rejoint, par là, le domaine de l'ethnoscience ou ethnobiologie – ethnobotanique, ethnozoologie (*idem*).

- 12 L'histoire de ce domaine d'étude est récent, il remonte aux années 1950, bien qu'on ait parlé d'ethnobotanique dès la fin du siècle précédent, dans un sens archéologique qui n'était pas celui d'aujourd'hui, puisque ce terme désigne l'étude des conceptions des « autres » sur les plantes (Friedberg, 252). Lorsque l'anthropologue étatsunien George Peter Murdock emploie le terme d'« ethnoscience », comme catégorie classificatoire, il s'agit de désigner par là les « notions spéculatives et populaires concernant les phénomènes du monde externe et de l'organisme humain » (*idem*). La catégorie se subdivise en de nombreux champs dont la désignation est composée sur la base du préfixe « ethno- » accolé à un nom de domaine des sciences naturelles (botanique, zoologie, etc.). Mais ses usages ont pu être bien plus variés – et ambigus – au fil du temps, jusqu'à servir à désigner toutes les approches des rapports des êtres humains avec la nature, ou bien encore à désigner l'intérêt des « scientifiques » pour tel ou tel savoir traditionnel et non ces savoirs eux-mêmes (*idem*, 253).
- 13 Cependant, il s'agit bien de « partir des catégories sémantiques indigènes pour étudier la connaissance qu'une société a de son environnement » selon H. C. Conklin, précurseur en la matière (*idem*), ce qui nous renvoie à la dichotomie des approches *emic* (vision depuis l'intérieur) et *etic* (vision depuis l'extérieur). Dans les années 1960, sous l'influence de la linguistique et du structuralisme, on a cru pouvoir décrire la « grammaire » d'une culture. À la fin de la décennie, c'est vers la recherche d'un héritage biologique commun que les recherches se sont tournées (*idem*).
- 14 À côté de cela, avant et après ces changements d'orientation, les recherches relevant de l'ethnoscience comme étude « du mode de connaissance de la nature dans les différentes sociétés » ont continué de se pratiquer, à la fois pour connaître la culture populaire en tant que telle mais aussi pour accéder à des savoirs, sur les plantes, les animaux et les phénomènes naturels en général (*idem*, 253-254). Cela donne lieu à deux principaux types d'analyses : du point de vue des acteurs, pour l'essentiel ; et du point de vue de la « science ». Cette dichotomie a donné aux anthropologues à réfléchir, par ailleurs, sur la légitimité et la justesse des catégories employées mais aussi sur les complémentarités éventuelles, en particulier lorsque les objets d'étude ne peuvent, du point de vue de la « science », être l'objet de connaissances aussi *intimes* (disons-nous, en termes de durée, fréquence, conditions d'observation, pour le moins) que celles constituées et détenues par les acteurs des populations concernées (*idem*, 254). Bien évidemment, l'ethnoscience en quête d'universaux est celle qui se confronte le plus durement avec la différence, à l'opposé de celle qui reste en prise avec « le concret » des dimensions technique et symbolique, qui considère les spécificités culturelles comme expression de structures sociales particulières, suivant en cela les enseignements de Claude Lévi-Strauss et de André Georges Haudricourt (*idem*, 254)⁴.

- 15 L'intérêt pour ces savoirs et pratiques, ainsi que leurs diverses fonctions, n'est pas nouveau, cela a été dit. L'intérêt porté à cette dimension de la culture, dans le cas des populations mayas d'aujourd'hui, apparaît, par exemple, dans les derniers travaux du grand anthropologue mexicain Alfonso Villa Rojas (voir bibliographie, ci-dessous) ; et il s'est poursuivi et amplifié ces dernières années (voir, par exemple, Boege). Cet intérêt a même été là dès le début, dès la rencontre des deux grands ensembles culturels, Europe et Amérique, comme nous l'avons signalé : pour son versant pré-anthropologique, chez divers chroniqueurs missionnaires ; et, comme le rappellent Carmen Bernand et Serge Gruzinski, pour son versant plus pragmatique, orienté à la fois à exploiter les connaissances médicales des Autochtones et à lutter contre l'influence de celles-ci, en raison de ce que la non-différenciation du médical et du sacré, du pathologique et du spirituel, faisait craindre pour l'extirpation des idolâtries (Bernand et Gruzinski, 298-304).
- 16 Nous n'oublions pas, enfin, que les historiens cités ici même, à commencer par Nathan Wachtel, se revendiquent, peu ou prou, de l'ethnohistoire. Wachtel y situe son travail, dans son ouvrage de 1971, au titre de ce qu'il propose d'associer les deux disciplines dans l'étude de la perception qu'ont eu de la rencontre des deux mondes les habitants des Andes, en particulier (Wachtel, 21-32). En cela, il emprunte à la démarche du Mexicain Miguel León-Portilla et ses recueils de récits de la « Conquête » (1959 et 1964), conçus non pas par les vainqueurs (les Espagnols) mais par les vaincus.

*

- 17 En tant qu'ethnobiologiste, Fabio Flores Granados, chargé de la conférence inaugurale lors du colloque, propose (en collaboration avec Diana Cahuich-Campos) une vue synthétique sur les connaissances et pratiques médicales et magiques des anciens Mayas telles qu'elles ont été recueillies dans diverses sources avant et à partir du contact de ces populations avec les Espagnols, jusqu'à proposer un tableau récapitulatif, en forme de classification, des différents usages de certains arthropodes, en particulier des insectes tels que les abeilles, scorpions, mouches, etc. Ce récapitulatif met en évidence la finesse des savoirs traditionnels de cette ancienne civilisation.
- 18 En s'intéressant au cas des Yanesha de l'Amazonie péruvienne, l'ethnologue Céline Valadeau interroge, quant à elle, la notion même de « ressource », dans la mesure où elle met en évidence que les représentations et les pratiques thérapeutiques au sein de ce groupe de population présupposent une vision du monde naturel comme un ensemble d'entités, quelles qu'elles soient, installées dans un rapport de continuité, une continuité qui relie également Humains et non Humains. L'auteure insiste particulièrement sur l'interdépendance réciproque entre plantes et personnes, proposant de « repenser l'univers végétal tel un élément constitutionnel de l'être humain ».
- 19 Le propos de l'article de Lee Schweninger est de montrer, en prenant comme point de départ l'histoire de l'*Enchanted Mesa* (exemple d'antagonisme apparent entre science et légende), comment les auteurs amérindiens considèrent qu'il est nécessaire pour tous de reconnaître que la nature nous fournit justement plus que ses simples ressources matérielles. Des auteurs tels que Leslie Marmon Silko, Linda Hogan ou encore Vine Deloria, Jr insistent sur le fait que le paysage naturel est également source de sagesse.

Notre survie dépend, ainsi, tout autant de notre capacité de mémoire, d'imagination et de sagesse que du progrès scientifique et des innovations technologiques.

- 20 Cet antagonisme, les géographes Hervé Rakoto Ramiarantsoa et Nicolas Lemoigne l'explorent à travers l'usage pédologique de communautés de Madagascar, du Cameroun et des Antilles. Ils analysent les connaissances locales que révèlent des expressions langagières utilisées par ceux qui travaillent la terre. De là, ils s'interrogent sur l'impact que ces représentations biotiques ont sur l'usage des sols, sur la vision du monde des locuteurs en question et sur les dispositifs spécifiques de gestion du milieu. Les auteurs soulignent la pertinence du croisement des savoirs locaux et scientifiques, sans négliger la portée politique d'un tel croisement.

*

- 21 Quant à la question des droits, elle aussi s'est posée d'emblée, à la fois sous la forme de dispositifs tels que les bulles papales et les Capitulations – dont les plus célèbres, celles de Santa Fe (contrat établi entre Colomb et la Couronne de Castille, voir Chaunu, 218-220) –, mais aussi le *requerimiento* (discours de prise de possession à énoncer aux peuples locaux pour les informer de la situation). Elle s'est aussi posée sous la forme d'un appareil de lois, notamment en 1503, par une loi qui institue l'*encomienda*, puis par les lois de Burgos de 1512 qui augmentent l'emprise du système ; avec les « Lois nouvelles » de 1542 qui prétendent le démanteler. Dispositifs et dispositions furent mis en œuvre au moyen d'un maillage administratif (Vice-royautés, Capitaineries générales, *Audiencias*, *Cabildos*, etc.). Tout ceci est venu encadrer la captation et l'exploitation effectuées au nom de la Couronne espagnole (et de la Couronne portugaise, selon ses propres procédures). C'est ce que Pierre Chaunu nomme l'« étatisation » de la Conquête, qui a été d'abord, pour l'Espagne plus que pour le Portugal, d'initiative privée ; une étatisation qui s'est faite par la reprise en main de droits régaliens distribués au préalable (Chaunu, 217, 220 et 223)⁵.
- 22 La première remise en cause du dispositif de délégation de pouvoir qu'était l'*encomienda*, et qui impliquait une mise sous tutelle des Indiens par les colons recevant cette autorité sur les terres et les gens – l'*encomienda* doit être vue comme une espèce de fief (Lavallé, 75 ; Saint-Lu, 135) –, apparaît dans les célèbres sermons de 1511 proclamés par le dominicain Antonio de Montesinos sur l'île d'Hispaniola (Haïti). L'ecclésiastique remettait en cause l'autorité de la Couronne de Castille, le droit de celle-ci de faire la guerre aux Autochtones et de prendre leurs biens. Là s'ouvrait la brèche qu'emprunterait le plus connu des dominicains ayant pris le parti des Indiens, frère Bartolomé de las Casas (Chaunu, 385 et suivantes). Las Casas le fit à la suite d'un grand juriste de Salamanque, considéré comme le père du droit international, Francisco de Vitoria (Lavallé, 81), dont il emprunta certains arguments pour contrecarrer son adversaire, Juan Ginés de Sepúlveda, lors de la bien connue « Controverse de Valladolid ». À la suite de quoi Las Casas obtint, enfin, que Charles Quint fit promulguer les « Lois nouvelles » de 1542 (Chaunu, 390 et suivantes). Vitoria, comme le rappelle Pierre Chaunu, opère, dans ses analyses, une remise en cause totale de l'entreprise de conquête de la Couronne de Castille, au nom du « droit naturel », celui des peuples indigènes sur le territoire qu'ils occupent. Ce niveau de radicalité dans le raisonnement, le « Défenseur des Indiens », Bartolomé de Las Casas (Lavallé, 78), n'y prétendra pas, du fait de son esprit réaliste et pragmatique, semblerait-il (Chaunu,

idem). Cependant, il désignera les Indigènes comme étant les « habitants et propriétaires naturels » de « ces très grandes terres » d'Amérique, dans son adresse au futur Philippe II d'Espagne, en ouverture de sa *Très brève relation de la destruction des Indes* (Las Casas, 73 ; traduction des éditeurs)⁶. Le frère dominicain, devenu entre-temps évêque du Chiapas, ira même jusqu'à plaider pour la restitution du « royaume du Pérou à ses héritiers », affirmant que « le roi de Castille et de León ne peut posséder au Pérou aucune mine d'or, d'argent ou d'autre métal, aucun gisement d'émeraudes ou d'autres pierres précieuses, sans la permission des rois du Pérou » ; ajoutant « Et ils sont obligés de restituer tout ce qu'ils ont extrait jusqu'à maintenant » (*Tratado de las doce dudas*, 1564, cité par Lavallé, 89). Il est bon de ne pas oublier, cela étant dit, que le célèbre dominicain proposait, pour remplacer la force de travail indigène, de recourir à des esclaves noirs (Saint-Lu, 136).

- 23 Aujourd'hui, certains aspects de la problématique des droits peuvent sembler avoir quelque lien avec ce contexte déjà lointain, d'autres se présentent en des termes sensiblement différents, ne serait-ce que du fait du statut administratif des territoires, mais aussi du fait que l'idée de « ressource » ou « richesse » a vu son acception s'étendre au-delà des seuls terres, pierres et métaux précieux des sous-sols, jusqu'à désigner l'ensemble du milieu (biotope, écosystème, biodiversité).

*

- 24 La juriste Saholy Raminintsaoatra analyse les difficultés qu'ont les pays fournisseurs de ressources génétiques à faire valoir leurs droits quant au partage des bénéfices tirés de ces ressources par les pays utilisateurs, dans un contexte où une coopération mondiale (Convention sur la Diversité Biologique, Protocole de Nagoya, etc.) est pourtant mise en place pour tenter de réguler l'accès aux ressources et leur exploitation. La juriste explore les forces et les faiblesses des appareillages juridiques international et malgache censés protéger les communautés locales de Madagascar, souvent détentrices de connaissances traditionnelles exploitées par d'autres.
- 25 Thomas Burelli, également juriste, examine la situation de la France et du Canada en ce qui concerne la régulation de la circulation des savoirs autochtones et observe un notable décalage entre la « constellation de traités et l'arsenal juridique international existants » et l'adoption de mesures de protection des savoirs traditionnels au plan national. Il semble que l'inaction des États donne lieu, de la part des communautés et des chercheurs, à des prises d'initiative locales où s'observe un « foisonnement normatif » souvent sous-estimé, voire ignoré par les autorités de tutelle. Or, ces initiatives répondent aux besoins de régulation et certaines pratiques et stratégies innovantes peuvent prétendre à être généralisées.
- 26 Les ethnologues Damien Davy et Guillaume Odone se proposent de faire état des différentes positions, en Guyane française, des acteurs concernés par la problématique de l'accès aux ressources biologiques (pouvoirs politiques locaux des Conseil régional et Conseil général, industriels, chercheurs, communautés autochtones et locales), sujet mis au goût du jour par la mise en place des APA (Accès et Partages des Avantages) dans ce département d'Outre-mer. Les auteurs insistent également sur la complexité administrative qui préside à la gestion de ces ressources et sur certaines lacunes dans la prise en compte de populations qui sont les usagers primordiaux des ressources en question.

- 27 D'autres ethnologues, Marie Fleury, Laurence Boutinot et Philippe Karpe, choisissent d'évoquer le contraste entre l'appréhension spirituelle et continue du monde naturel dont font preuve les populations autochtones de Guyane française et, par ailleurs, l'approche formulée ou développée par les « scientifiques » et les autorités publiques dans le cadre de textes législatifs, ainsi que celle de certaines industries intéressées par les « ressources » et les savoirs traditionnels, lesquels sont envisagés comme des solutions miracles ou/et surtout providentiellement lucratives. Est ainsi posé le problème de la marchandisation des « ressources » et savoirs traditionnels impliquée par le discours juridique actuellement produit afin d'encadrer l'accès à ces mêmes ressources.
- 28 Aline Rouhaud aborde, quant à elle, le problème de l'exploitation pétrolière en Équateur, mis sur le devant de la scène par le projet même de Rafael Correa, président de la République, de ne pas extraire le pétrole présent dans le sous-sol d'un parc (classé « Réserve de la Biosphère » par l'UNESCO), contre compensation financière de la part de la communauté internationale. Le projet est connu sous les noms de « projet Yasuní » ou « Initiative ITT ». L'auteure examine les raisons pour lesquelles ce projet, caractérisé par une ambition écologique hors norme, a avorté, malgré le fait que la Constitution équatorienne de 2008, et sa reconnaissance de droits de la Nature, semble devoir favoriser de telles démarches.
- 29 L'article de Yves-Charles Grandjeat s'intéresse à la relation à l'eau dans les cultures amérindiennes (des E.U.A.). S'appuyant sur des exemples tirés de la littérature, et sur plusieurs documents produits par le Bureau des Ressources Naturelles des *Confederated Salish and Kootenai Tribes* (CSKT) du nord du Montana, l'article dégage de profondes convergences, faisant d'autant plus sens dans le contexte de crise environnementale, entre la perception amérindienne de la nature et les principes de l'écologie profonde. Il aborde, également, les luttes menées par les Amérindiens pour la gestion de l'eau et pour la création d'une zone de *wilderness* dans les Mission Mountains.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages et articles cités

BENASSAR Bartolomé. *La América española y la América portuguesa, siglos XVI-XVIII*. Madrid : Akal, 1980.

BERNAND Carmen, GRUZINSKI Serge. *Histoire du Nouveau Monde, tome II. Les métissages (1550-1640)*. Paris : Fayard, 1993.

BLANC-PAMARD Chantal. « Milieu naturel ». *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Pierre Bonte, Michel Izard et al. (sous la dir. de). Paris : PUF, 1991, coll. « Quadrige », 2000. 478-480.

BOEGE Eckart. *El patrimonio biocultural de los pueblos indígenas de México : hacia la conservación in situ de la biodiversidad y agrobiodiversidad en los territorios indígenas*. México : Instituto Nacional de Antropología e Historia, 2008.

CHÁVEZ GUZMÁN Mónica. *Cuerpo, enfermedad y medicina en la cosmología maya del Yucatán colonial*. Mérida : Universidad Nacional Autónoma de México/Centro Peninsular en Humanidades y Ciencias Sociales, 2013.

CUEVAS SUÁREZ Susana. « La etnociencia ». ». *La antropología en México, panorama histórico*. Carlos García Mora (sous la dir. de). Mexico : Instituto Nacional de Antropología e Historia, 1988. Tome 3. 329-356.

DELAUNAY Janine. *Halte à la croissance ?*, Paris, Fayard, 1972.

DIBIE Paul. « André Georges Haudricourt ». *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Bonte-Izard (sous la dir. de). 321-322.

ESCALANTE Roberto. « El desciframiento de la escritura maya ». *La antropología en México, panorama histórico*. Carlos García Mora (sous la dir. de). Tome 3. 311-327.

FERNÁNDEZ de OVIEDO Gonzalo [1526]. *Sumario de la natural historia de las Indias*. Madrid : Dastín, coll. « Crónicas de América », 2002.

FRIEDBERG Claudine, « Ethnoscience ». *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Bonte-Izard (sous la dir. de). 252-255.

GARIBAY Ángel María K. « Introducción ». *Relación de las cosas de Yucatán*. Diego de Landa. México : Porrúa, 1959. IX-XVIII.

GOMEZ Thomas. *L'Invention de l'Amérique. Mythes et réalités de la Conquête*. Paris : Aubier, 1992, coll. « Champs Flammarion », 1996.

LANDA Diego de [1560]. *Relación de las cosas de Yucatán*. México : Porrúa, 1959.

LAS CASAS Bartolomé de [1552]. *Brevisima relación de la destrucción de Indias*. Madrid : Cátedra, coll. « Letras Hispánicas », 1989.

LAS CASAS Bartolomé de [1552]. *Très brève relation de la destruction des Indes*. Paris : La Découverte, 2004.

LAVALLÉ Bernard. *L'Amérique espagnole de Colomb à Bolivar*. Paris : Belin, 1993.

LEÓN-PORTILLA, Miguel. *Visión de los vencidos : relaciones indígenas de la Conquista*. Mexico : Universidad Nacional Autónoma de México, 1959.

LEÓN-PORTILLA, Miguel. *El reverso de la Conquista : relaciones aztecas, mayas e incas*. Mexico : Editorial Joaquín Mortiz, 1964.

LEÓN-PORTILLA, Miguel. *Bernardino de Sahagún*, Madrid : Quorum, 1987.

Los Límites del crecimiento : informe al Club de Roma sobre el predicamento de la humanidad. Mexico : Fondo de Cultura Económica, 1972.

LORENZO José Luis. « El hombre y su ambiente ». *La antropología en México, panorama histórico*. Carlos García Mora (sous la dir. de). Tome 3. 431-449.

MEADOWS Donella, MEADOWS Dennis, RANDERS Jorgen. *Halte à la croissance ?* Paris : Fayard. 1972.

MEADOWS Donella, MEADOWS Dennis, RANDERS Jorgen. *Los límites de crecimiento : informa al Club de Roma*. Mexico : Fondo de Cultura Economica. 1972.

MEADOWS Donella, MEADOWS Dennis, RANDERS Jorgen. *Les limites à la croissance (dans un monde fini)*. Paris : Éditions Rue de l'échiquier, 2010.

SAHAGÚN Bernardino de [1570]. *Historia general de las cosas de Nueva España*, Mexico, édité par Carlos María de Bustamante, 1829, disponible à l'adresse <http://www.biodiversitylibrary.org/title/53787-page/23/mode/1up>, consulté le 19 septembre 2014.

SAHAGÚN Bernardino de [1570]. *Historia general de las cosas de Nueva España*, Mexico : Editorial Nueva España, 1946, 3 tomes.

SAINT-LU André. *La Vera Paz. Esprit évangélique et colonisation*. Paris : Institut d'Etudes Hispaniques, 1968.

VILLA ROJAS Alfonso. « La imagen del cuerpo humano según los Mayas de Yucatán ». *Anales de Antropología*, 17 : 2, 1980 : 31-46.

VILLA ROJAS Alfonso. « Terapéutica tradicional y medicina moderna entre los Mayas de Yucatán ». *Anales de Antropología*, 18 : 2, 1981 : 13-28.

WACHTEL Nathan. *La vision des vaincus (Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole, 1530-1570)*. Paris : Gallimard, 1971, coll. « Folio », 1992.

NOTES

1. Dire cela n'est pas la même chose que contester les conclusions auxquelles parvenaient les chercheurs du M.I.T., auteurs de la célèbre étude commandée par le Club de Rome, Halte à la croissance ? (The Limits to Growth; Paris : Fayard, 1972) dont on reparle ces derniers temps – version actualisée : Donella Meadows, Dennis Meadows, Jorgen Randers [2004]. Les limites à la croissance. Paris : Éditions Rue de l'échiquier, 2010. C'est, en revanche, insister sur certains processus de long terme tels que la « domestication » d'espèces animales et végétales : voir, par exemple, José Luis Lorenzo, « El hombre y su ambiente » [L'homme et son environnement]. La antropología en México, panorama histórico. Carlos García Mora (sous la dir. de). Mexico: Instituto Nacional de Antropología e Historia, 1988, tome 3, p. 431-449.

2. On lui reconnaît un rôle de pionnier dans le déchiffrement de l'écriture maya. Voir Roberto Escalante, « El desciframiento de la escritura maya ». La antropología en México, panorama histórico. Carlos García Mora (sous la dir. de), op. cit., p. 311-327.

3. Voir également Susana Cuevas Suárez, « La etnociencia ». La antropología en México, panorama histórico. Carlos García Mora (sous la dir. de), op. cit., p. 329-356. L'auteure insiste particulièrement sur l'ethnoscience comme domaine issu de la rencontre entre l'anthropologie et la linguistique, à travers les travaux de Boas, Sapir et Whorf, Lévi-Strauss, domaine où on en vient à envisager le monde et l'environnement des groupes étudiés comme une construction des sujets et des groupes déterminée par leurs usages langagiers. La connaissance d'une culture relève, alors, de la connaissance de ses catégories et usages sémantiques. Ainsi Susana Cuevas relève-t-elle « l'importance des interconnexions entre la culture, le langage et la société, qui sont en réalité l'objet d'étude fondamental de cette nouvelle discipline », l'ethnoscience (334, trad. des éditeurs).

4. André Georges Haudricourt est un autre précurseur de l'ethnoscience : géographe, botaniste, linguiste et anthropologue, ayant su articuler étroitement « du point de vue du vécu du groupe, les savoirs, les pratiques culturelles, les croyances et les représentations » (Dibie, 321-322).

5. Selon Bartolomé Benassar, les « Lois nouvelles » de 1542 constituent le plus grand effort entrepris de tout temps par une puissance coloniale afin de créer un véritable droit des colonisés. Bien qu'il se soit agi, dans les faits, d'un échec, puisque le système de l'encomienda, dont la disparition était visée par cet ensemble de lois, resta en vigueur (Benassar, 82).

6. Pour une édition récente en français: Bartolomé de Las Casas. Très brève relation de la destruction des Indes. Paris: La Découverte, 2004.

AUTEURS

ANTOINE VENTURA

EA 3656 AMERIBER et EA 4196 CLIMAS, Université Bordeaux Montaigne

LAURENCE MACHET

EA 3656 AMERIBER et EA 4196 CLIMAS, Université Bordeaux Montaigne

LIONEL LARRÉ

EA 3656 AMERIBER et EA 4196 CLIMAS, Université Bordeaux Montaigne